

le moment dans une de ses phases les plus heureuses. Le discours de la Reine contient à l'égard de l'Amérique, un passage de sympathie ou plutôt de cordialité très convenable, en même temps que des remerciements pour la réception faite à son fils aîné. De semblables remerciements sous une forme ou ne peut plus gracieuse, sont adressés au Canada et aux autres colonies de l'Amérique du Nord, le Canada ayant seul cependant l'honneur d'être nommé.

L'Empereur a fait parler devant le corps législatif, toute la correspondance diplomatique au sujet des affaires d'Orient et de celle d'Italie et cette démarche a paru satisfaire l'opinion. On y a vu le dessein de donner suite aux projets de réformes libérales que l'on avait annoncés, et l'on attend avec quelque impatience les résultats des débats du Sénat et du Corps Législatif sous le nouveau régime de liberté et de publicité. Chose bizarre cependant l'opposition que l'Empereur rencontrera dans ses deux corps sera plutôt conservatrice que libérale et l'on aura peut-être le spectacle d'assemblées qui, au lieu d'empiéter sur les droits du pouvoir exécutif s'alarmeront des libertés qu'on leur accorde!

L'opposition libérale s'est réfugiée dans la littérature; c'est-à-dire qu'elle est revenue demander l'hospitalité aux lieux qui l'ont vue naître. La réception du Père Lacordaire à l'Académie française, dont on trouvera les détails dans notre bulletin des lettres en est une preuve. Comme M. Guizot, comme M. Villenain, M. de Lamartine a aussi lui rapporté dans la littérature les préoccupations de la politique dans laquelle l'illustre poète a joué un si grand rôle. Le dernier entretien de son *Cours familier de littérature* est une leçon d'histoire et de politique contemporaines pour ne pas dire une brochure sur les affaires d'Italie et d'Orient. On y trouve d'abord une brillante apologie, dévinez de qui et de quoi? nous pourrions vous le donner en cent, et vous le donner en mille; mais il vaut mieux vous le dire de suite: de M. de Talleyrand et de sa diplomatie! Puis vient une thèse en faveur de l'alliance autrichienne; et pour préparer la réputation de l'alliance anglaise, ce magnifique portrait de la nation britannique:

"La nature, qui prédestinait l'Angleterre à cette importance, lui avait donné un caractère qui a ses défauts sans doute, mais qui a la prédestination des grandeurs. Ils portent en eux, ces Bretons, les conditions du gouvernement d'eux-mêmes et des autres: ils sont réfléchis, ils sont audacieux et ils sont persévérants. Leur génie est naturellement hiérarchique. Ils ont un orgueil individuel quelquefois humiliant pour ce qui n'est pas eux; mais cet orgueil ou ce sentiment égoïste de leur supériorité leur donne un orgueil collectif et national qui fait une partie de leur force comme peuple. Je m'estime quand je me compare, c'est le mot des Anglais.

Ils ont le sentiment de la liberté, par suite de cet orgueil; mais ils ont le sentiment de l'aristocratie, par raison. Ils veulent que leur civilisation dure comme un monument: ils savent que rien ne dure dans les mobiles démocraties, gouvernements des passions et des caprices du peuple; la hiérarchie est en tout la forme de l'ordre et la condition de la durée. Ils sont glorieux de ce qui est au-dessus d'eux comme au-dessous; ils respectent leur aristocratie, et ils respectent leurs classes subalternes.

Une monarchie, pour personifier seulement leur majesté nationale; une aristocratie, pour perpétuer leur civilisation; un peuple libre, pour justifier leur orgueil civique: voilà leur trinité nationale. Liberté à la base, aristocratie au milieu, monarchie au sommet, ordre partout; mais ordre raisonné plutôt qu'imposé. Quelle république, quelle noblesse, quelle royauté dans un même peuple! Celui qui ne l'admire pas n'est pas digne de parler des sociétés civiles.

De ces trois vertus gouvernementales dans la race anglo-saxonne est résulté le phénomène que nous voyons: une richesse incommensurable chez eux, une légitime influence sur les continents, une monarchie véritablement universelle sur les mers ou sur toutes les contrées desservies par les Océans."

Mais ce grand peuple, se demande-t-il, peut-il être l'allié de la France? L'égalité de grandeur, quoique de grandeur diverse, s'y oppose. Il faudrait pour cela que l'Angleterre renoncât à la terre ou que la France renoncât à la mer. Il termine par se prononcer pour la fédération et contre l'unité italienne. "Les Etats-Unis italiens dit-il, voilà le mot de la situation, voilà la politique de la France, voilà la gloire et la liberté de l'Italie. Le reste est une intrigue anglaise; ceci est un principe italien."

Les *Etats-Unis Italiens* nous font penser aux *Etats-désunis* d'Amérique, comme les appelle spirituellement M. Gaillardet. Nos étranges voisins sont en train de faire le plus tranquillement et le plus sagement du monde, ce que le reste du genre humain paraît croire une grande folie. Tandis que le président Lincoln prend paisiblement possession de la maison blanche, le président Davis inaugure aussi paisiblement à Montgomery le gouvernement et la constitution provisoires de la confédération du Sud. Les choses vont-elles continuer sur ce ton? Est-ce une comédie que l'on joue de part et d'autre? Ou bien, si l'on est sérieux, va-t-on réellement se séparer sans plus de bruit, et sans coup férir? A un certain point de vue un tel dévouement ferait honneur à l'humanité; mais il n'est guères croyable que les amis de la paix puissent enrégimenter un aussi grand triomphe que la scission à l'annihilation de cette grande république. Les mots d'*union fédérale* et de *scission* nous ramènent tout naturellement à nos propres affaires. Une alternative de cette nature sera probablement discutée dans la prochaine session du parlement, la question de la représentation basée sur la population arrivant à sa maturité

par suite du recensement décennal qui se poursuit en ce moment. De retour d'Angleterre où il a reçu l'hospitalité de Windsor et a eu plusieurs entrevues avec les ministres, Sir Edmund Head a immédiatement convoqué les chambres pour le 16 du mois prochain.

Déjà les journaux ont commencé à publier les résultats partiels du recensement dans les deux sections de la province. Tandis que quelques villes et quelques comtés sont restés presque stationnaires, d'autres ont eu une augmentation de population pour bien dire prodigieuse. En chiffres ronds la population des principales villes du Canada se trait comme suit: Montréal 91,000, Québec 52,000, Toronto 44,000, Hamilton 18,000, Ottawa 14,000, Kingston 13,000, London 11,000 et Trois-Rivières 7,000. Dans les chiffres de Québec et de Montréal ne sont point compris les banlieues, qui par l'extension des faubourgs font réellement partie des cités. A ce compte Montréal aurait 101,000 habitants et Québec 62,000.

L'accroissement de ces deux villes depuis le dernier recensement est énorme: Montréal n'avait en 1851 que 57,000 habitants et Québec 42,000.

Montréal se trouve aujourd'hui la plus grande ville de l'Amérique Britannique, ayant presque le double de la population de celle qui la suit de plus près, et la dixième ville de l'Amérique du Nord.

Le commerce, qui fait ces grands changements, change aussi la face des choses et substitue partout, à la bonne vieille ville du temps passé, une ville nouvelle. Celui qui monte encore aujourd'hui sur les tours de Notre-Dame peut contempler un coup d'œil qui ne se verra peut-être point longtemps. Au milieu des grands pâtés de maisons du centre même de la ville, s'étendent de vieux édifices, aux formes antiques et austères, entourés de verdure, sortes d'oasis enclavés dans la cité poudreuse et assaillie. C'est la Congrégation de Notre-Dame, c'est le Séminaire de St. Sulpice, c'est le Couvent des Sœurs-Grises, et c'était l'Hôtel-Dieu; cloîtres vénérables, qui, ainsi que tous les gens bons et humbles, se cachaient pour faire le bien, et dont, en passant devant les orgueilleuses boutiques, qui les masquent, on ne soupçonne pas même l'existence.

Eh bien, le progrès moderne et la force des choses ont décrété leur démolition, qui n'est guère qu'une question de temps: et déjà l'un d'entre eux, l'Hôtel-Dieu, subit l'arrêt qui le concerne. Disons de suite que ce vieux monument ne disparaît que pour être remplacé, avec profit, par une plus belle et plus vaste construction, élevée à une certaine distance de la ville. Le nouvel Hôtel-Dieu, édifice imposant érigé près de la montagne en arrière de la rue Sherbrooke sur les plans fournis par notre habile architecte, M. Bourgeau, se divise en quatre parties: l'église, la communauté, l'hôpital et l'orphelinat; l'église est au centre la communauté et l'hôpital forment des ailes latérales couvrant une longueur d'environ 500 pieds, et l'orphelinat, en arrière de l'église, s'étend à une longueur de plus de 120 pieds. Chacune de ces trois ailes a en outre des corps avancés sur ses deux faces; c'est-à-dire qu'il y a six petites ailes attachées à l'extrémité des grandes. L'église reçoit toute sa lumière d'un dôme de 140 pieds de hauteur sur plus de 100 pieds de circonférence. L'autel est placé au centre et ressemble en cela à celui de St. Pierre de Rome. Ce dôme est en pierre et s'élève directement du sol.

Le dernier jour du mois de janvier voyait une lugubre et touchante cérémonie; 23 cercueils, contenant les restes de 181 religieuses, laissaient la vieille chapelle de la rue St. Paul, destinée à tomber sous le marteau des démolisseurs, et qui portait en même temps pour elle-même et pour ses hôtes séculaires qu'elle congédiait, les insignes du deuil. L'évêque de Montréal, son clergé et une foule immense de citoyens, suivaient ce convoi qui précédait les religieuses, emmenant avec elles les restes de leurs devancières. On a publié la nécrologie de ces bonnes servantes de Dieu; elle offre des exemples frappants de longévité. Sur 192 religieuses (plusieurs avaient été inhumées ailleurs), 50 ont vécu de 60 à 80 ans, 40 ont atteint 80, dont 3 ont vécu jusqu'à 90, 92 et 96 ans.

A peu de jours de distance, un autre convoi funèbre traversait les rues de Montréal suivi d'une foule qui, par elle-même, était une magnifique oraison funèbre pour l'illustre défunt. Un grand citoyen, un homme d'érudition, de talents et de vertu, chargé d'années et de bonnes œuvres, M. Hon. Denis Benjamin Viger, a laissé ce monde dans sa 87e année.

Il ne s'agirait point à cette rapide revue d'entreprendre de raconter cette grande existence; elle devra prendre place, plus tard, parmi les biographies, auxquelles un autre espace est réservé dans les colonnes de ce journal.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Des affaires d'école à régler ayant appelé M. le Surintendant de l'Instruction Publique dans quelques paroisses de la rive nord en même temps que sa présence était requise à Québec, il en a profité pour visiter plusieurs maisons d'éducation et écoles communes le long de la route. Il a trouvé partout beaucoup de zèle et de bonne volonté, des écoles bien tenues et bien fréquentées, mais malheureusement en plusieurs en-